Le concert extraordinaire de l'OSR

TRIOMPHE D'ARTHUR RUBINSTEIN

« Je n'ai pas le temps de vieillir », disait récemment encore Rubinstein. Et il ajoutait : « Le plus désagréable, dans mon métier, c'est de devoir être prêt à jouer à heure fixe. Bien des fois, à la fin d'un concert, j'aimerais demander au public s'il n'est pas trop fatigué, car moi, j'aimerais recommencer ».

Ces propos me revenaient à l'esprit hier soir, lorsque Rubinstein, après avoir tenu l'estrade presque toute la soirée, pour mieux remercier le public qui l'acclamait, s'est rassit au piano et a enchaîné avec le Scherzo en Si bémol de Chopin. Et je serais presque tenté de dire qu'il s'est livré encore plus totalement dans ce bis d'envergure, que dans les concertos de Mozart et de Chopin qu'il nous avait offerts auparavant.

Il n'est pas fréquent d'entendre Rubinstein aborder Mozart : De son propre aveu, c'était pourtant l'auteur de sa jeunesse, jusqu'au jour où, avec l'amour — ce sont toujours ses confidences — il découvrit les grands romantiques. Il n'en fallait pas plus pour que le public s'emparât de ses sentiments l'enchaînant à un répertoire qui, force est bien de le reconnaître, lui sied à merveille. Il lui aura fallu attendre son âge le plus mûr pour plier non seulement le public mais encore impressarios et associations de concerts à réaccepter le Mozart de sa jeunesse.

Ce qui nous valut hier soir un concerto en La majeur KV 489 tendrement enjoué, qui n'a peut-être pas fait l'unanimité du public, mais qui n'aura certainement laissé personne indifférent, car Rubinstein n'est pas pianiste à enjoliver Mozart, tout au contraire.

Mais il y avait au programme aussi Chopin, on l'a dit, avec le concerto en Mi mineur, dont on sait qu'il est l'un des plus beaux fleurons de son répertoire. Il y a là des pages que peu d'interprètes n'ont jamais su restituer avec autant d'élan, de poésie, de tendresse contenue.

A la tête de l'Orchestre de la Suisse romande, Paul Klecki donnait la réplique à son illustre compatriote : ne sont-ils pas nés tous les deux dans la même ville, à Lodz ? Décidément, la Pologne est à l'honneur ces jours-ci. Ce fut un immense triomphe.

Ajoutons que Klecki avait ouvert ce concert — le dernier donné au Victoria-Hall avant le départ de notre orchestre pour sa tournée au Japon — avec la première symphonie de Beethoven qu'il restitua d'un ton ferme et plein d'allant.

Gabriele de Agostini